

— Ah ! prends garde ! s'écria-t-il.  
 — A quoi, s'il vous plaît ?  
 — A ce que tu dis, lâche calomniateur !  
 — Je ne calomnie pas. Je dis la vérité.  
 — Tu mens ! car, si je ne me trompe, la fille du chevalier de Morsanges ne serait autre que la comtesse de Flavigny !  
 — Eh bien ! votre mère se nomme la comtesse de Flavigny. Cela est certain.

Telle assurance produisit sur l'esprit du père une sorte de réaction. Elle calma son emportement sans lui enlever son incrédulité.

— Cela est impossible ! répliqua-t-il. Il y a erreur ! J'ai vu trois fois la comtesse de Flavigny. Trois fois j'ai pu contempler son noble et doux visage où rayonnent toutes les vertus. Jamais je ne croirai qu'elle ait pu être une mauvaise mère.

— Eh ! qui vous prie de le croire ? Certes, ce n'est pas moi. Je n'accuse ni mademoiselle Valérie de Morsanges ni madame de Flavigny.

— Alors que prétendez-vous, malheureux ?  
 — Je vous le répète, je prétends vous dire la vérité. Ecoutez-moi donc plus patiemment que vous ne l'avez fait jusqu'ici.  
 — Soit ! parlez.

Alors Duhoux raconta toute l'histoire et le secret de sa naissance.

Bénédict retomba sur le banc, la poitrine palpitante, le cœur brisé. Il couvrit son visage de ses deux mains qu'il inonda de pleurs.

Durant quelques minutes il demeura plongé dans cette prostration douloureuse, sans que Duhoux osât l'en tirer. Le sacrifiant ne comprenait rien, au reste, à cette profonde désolation. Il crut un instant que le père devenait fou.

— Miséricorde ! dit-il enfin en haussant les épaules, est-ce raisonnable de vous chagriner ainsi parce que vous êtes le fils d'une grande dame ? Malepeste ! si j'étais à votre place, moi, j'en serais tout joyeux, car ma fortune serait faite, et rondement faite, mille diables ! Allons, calmez-vous, et réfléchissez à toute la valeur du secret que, grâce à moi, vous possédez maintenant.

A ces mots, Bénédict releva brusquement le front. Un reflet de feu éclaira son visage nerveusement pâle et tout traversé de sillons humides et brillants. Il allait répliquer avec animation et stigmatiser, comme elles le méritaient, les odieuses paroles du misérable ; mais une pensée l'en empêcha. Il secoua la tête en murmurant :

— A quoi bon ? Est-ce que cet être hideux de corps et d'âme est capable de me comprendre ? Il rit de mes reproches et de mes sentiments. Mieux vaut l'interroger pour connaître toute cette sombre histoire et prendre ensuite une résolution.

Lorsqu'il fut maître de ses sensations et de ses idées, il reprit d'une voix où résonnait une certaine vibration de mépris et d'horreur :

— Et mon père ? Qu'est-il devenu ?... Le savez-vous ?

— Votre père est mort, il s'est tué.

— Cela se passait sur le lac de Grand-Lieu, reprit le narrateur. Trois jours après, le cadavre de votre père était retrouvé sur la rive, parmi les roseaux. On creusa une fosse à l'écart, le corps y fut jeté, et l'herbe poussa bientôt haute et drue en cet endroit.

En apprenant la fin sinistre de son père, Bénédict éprouva malgré lui comme un frisson de pitié. L'instinct filial l'emporta d'abord en son cœur sur la sévérité du juge. Mais il ressaisit bientôt tout le stoïcisme et toute la vigueur de son esprit.

— Le criminel a fait justice de lui-même ! dit-il. C'est bien ! Que Dieu lui soit indulgent, s'il le peut. Moi, je tâcherai de ne point trop détester son souvenir.

Il se tut, croisa ses bras sur sa poitrine, et refoula courageusement les dernières larmes qui roulaient dans ses yeux. Duhoux, ébahi, comme hébété, le regardait en silence, cherchant, mais en vain, à s'expliquer ce qu'il voyait et ce qu'il voyait et ce qu'il entendait, se demandant de nouveau comment il était possible qu'on se désespérât parce que, au lieu d'être

le fils d'une bohémienne sans sou ni maille, on était le fils d'une comtesse riche à millions. Assurément c'était là un problème insoluble pour une intelligence comme celle de l'assassin de Sylvia.

Lorsqu'il se sentit tout à fait calme, le père se remit à interroger Roch Duhoux.

— Vous m'avez parlé d'une Sylvia la mulâtresse, dit-il. Quelle était cette Sylvia ?

— Une servante très-dévouée, en apparence, au chevalier de Morsanges. Le chevalier, qui avait résolu de vous proscrire de la famille, de vous faire élever loin de la France, dans les colonies, vous confia à ses soins, la combla de bienfaits, et la fit partir secrètement. Mais en route, elle conçut l'idée de retourner seule à la Guadeloupe. Alors elle vous abandonna au bord d'un chemin, après avoir posé votre berceau sur un tertre au pied d'une croix.

— Qui vous a dit cela ? demanda Bénédict attentif et réfléchi.

Duhoux parut d'abord embarrassé, puis il répondit brusquement :

— Parbleu ! je l'ai vu !

— Vous ?

— Oui, moi.

— Et vous avez toléré un tel abus de confiance ?

Le misérable hésita de nouveau, mais il eut bientôt improvisé une réplique conforme au récit mensonger qu'il faisait.

— Eh ! donc, dit-il d'un ton bourru affectant la franchise, j'avais été chargé de conduire jusqu'à Nantes cette Sylvia et le nouveau-né. En sorte que la mulâtresse me fit part de son projet. Ma foi ! je ne me pique pas d'être un Caton ou un saint Vincent de Paul. J'ai accepté un peu d'or qu'elle m'offrirait, et j'ai laissé les choses aller leur train. Voilà pour quoi j'en sais si long. Êtes-vous content ?

— Pas encore, car je ne m'explique pas comment vous avez pu savoir que j'avais été recueilli par les Cazeaux.

— Oh ! c'est bien simple. A peine étiez-vous sur le tertre au pied de la croix, lorsque j'entendis le roulement d'une charrette dans le sentier. Je suis naturellement curieux, et je voulus voir si les passants vous emporteraient. Je me cachai derrière des broussailles et j'attendis. Les passants s'arrêtèrent devant votre berceau, eurent pitié de vous et vous emportèrent. Il faisait nuit, mais la lune éclairait. Grâce à son éclat, je reconnus en eux les fermiers de la Bénardière. J'en fus content, car, à vrai dire, vous pouviez pas tomber en de meilleures mains.

A mesure que Duhoux racontait, le père appuyait sur lui un regard étrangement investigateur. Il semblait qu'il fût envahi par un sinistre pressentiment.

— Après cela, qu'avez-vous fait ? demanda-t-il. Vous avez quitté le service du chevalier de Morsanges, et vous vous êtes rendu à Paris ?

— Oui, j'avais le désir de visiter la capitale, et fouette cocher ! je me mis en route. A Paris, je n'ai guère prospéré, hélas ! C'est ce qui a décidé, un peu tard, il est vrai, mon retour au pays. Je suis revenu, du reste, avec l'espoir de vous retrouver ici, et de vous apprendre ce que vous savez maintenant. Je vous avouerai même que je me reprochais de ne l'avoir pas fait plus tôt, car je suis un honnête...

Mais il ne put achever cette phrase dont il avait contracté l'habitude et le tic. Deux mains s'abattirent rudement sur ses épaules, et les serrèrent avec la violence de deux étaux.

— Tu es un baudit ! s'écria le père d'une voix sifflante et terrible. Tu as assassiné cette Sylvia et tu l'as dépossédée ! C'est toi qui as exposé mon berceau sur le bord du chemin ! et tu n'es allé à Paris que pour jouir librement des fruits du meurtre et de la rapine !

— Moi ! moi ! articula Duhoux, la voix haletante, la face livide, les jambes pincées sous la robuste étreinte des deux mains.

Il paraissait terrifié.

— Oui, toi ! N'essaye pas de nier ! reprit Bénédict, dont les